

COMPTE RENDU DE LA RENCONTRE

**LA VILLE NUMERIQUE ET MOBILE : QUELLES PERSPECTIVES ?
INCIDENCES DES TIC SUR LE DEVELOPPEMENT DES TERRITOIRES.**

12 JUIN 2008 // ENGHEN-LES-BAINS

Le phénomène de métropolisation qui a débuté dans les années 80 entraîne de profonds changements au sein des territoires. Les villes ne fonctionnent aujourd'hui plus isolément, dans une logique capitale/provinces, mais s'insèrent dans des systèmes de réseaux. Les mécanismes du marché privé entraînent par ailleurs une omniprésence des opérateurs privés dans l'aménagement des territoires, et une diversification générale des fonctions offertes par la ville. Au niveau européen, cette vision d'une ville générique est néanmoins tempérée par de nombreux facteurs et particularismes : la prégnance de l'histoire, les cadres réglementaires et les modes de vie locaux, constituent un atout majeur pour leur attractivité. Affirmer sa différence territoriale dans un contexte de globalisation devient alors non seulement un enjeu symbolique mais aussi un enjeu économique central.

Les nouveaux médias constituent des analyseurs de ces mutations, dont ils sont à la fois des produits et des producteurs. La révolution informationnelle participe en effet à ces changements qui touchent les territoires urbains : la place accrue des technologies numériques au sein de territoires et leur infusion dans nos actes quotidiens imposent de profonds bouleversements dans les pratiques des acteurs, en infiltrant à la fois les sociabilités, les mobilités, les représentations du monde, et les champs d'action publique. Ce développement exponentiel des nouveaux médias engendre progressivement une situation de contrôle, non plus des espaces, mais des flux engendrant des espaces.

Étalement urbain, mobilités accrues, compétition et différenciation à l'échelle locale, suprématie des flux sur les sites : les processus liés à la métropolisation, sont donc multiples, et chacun avec son rythme propre. Néanmoins, si les rythmes sont différents, l'évolution des technologies de l'information et de la communication (TIC) entraîne une accélération générale. Le constat d'une évolution globale en accélération qui échappe aux cadres nationaux, pose dès lors la question du positionnement des pouvoirs publics face à ces enjeux transversaux.

L'enjeu de ce colloque est de s'interroger sur la manière dont les TIC, et notamment les médias mobiles, constituent non seulement des catalyseurs de ces phénomènes qui touchent la société urbaine, mais contribuent aussi à l'émergence de nouvelles dynamiques au sein de ces territoires contemporains, qu'ils soient administratifs, sociaux économiques, politiques, ou culturels. Plusieurs personnalités, praticiens ou spécialistes de ces questions, interviendront sur ces axes de réflexion, à partir de référents analytiques nourris de cas pratiques, expériences réalisés de l'échelle locale à l'échelle transnationale.

PROGRAMME DE LA RENCONTRE

INTRODUCTION

Accueil du public : Philippe Sueur, maire d'Enghien-les-Bains, et Dominique Roland, directeur du Centre Des Arts.

Philippe Brzezanski, directeur du Hub. Introduction du cadre et des enjeux de la rencontre, et du travail de recherche-action initiée par l'agence sur la thématique « la ville numérique et mobile ».

Bruno Caillet, concepteur du projet Ludigo. Présentation du dispositif et de son implémentation dans la ville d'Enghien-les-Bains.

METROPOLISATION : TIC ET TERRITOIRES

Intervention de Maxime Schirrer.

Docteur en géographie et enseignant chercheur à la chaire Urbanisme et Environnement du CNAM, Maxime Schirrer est créateur et animateur du Comité Scientifique de l'Observatoire des Territoires Numériques (OTEN). Sa thèse intitulée " Révolution informatique et collectivités locales : quels impacts ? L'exemple de la métropole parisienne" (2007) analyse la relation du territoire et des TIC sous le prisme de l'accessibilité économique, sociale et politique.

Il interviendra pour poser les enjeux urbains générés par l'introduction des TIC au sein des territoires.

USAGES ET MOBILITES

Intervention de Bruno Marzloff

Bruno Marzloff est sociologue, directeur du Groupe Chronos, centre de ressources sur les mobilités quotidiennes. Il est aussi co-animateur de "Villes 2.0", programme de réflexion multipartenarial sur la réappropriation

de la ville par ses usagers via les technologies.

Il abordera la question de la transformation des pratiques de la ville à travers le prisme des usages des technologies et les perspectives des nouveaux modèles qui en émergent.

TIC ET GOUVERNANCES

Intervention de Xavier Comtesse.

Xavier Comtesse dirige Avenir Suisse, Think Tank romand pour le développement économique et social de la Suisse et depuis 2006 il travaille également à la Fondation pour Genève en charge de produire une réflexion sur l'avenir de la Gouvernance Internationale. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur les thèmes des nouvelles technologies, de la gouvernance et des régions métropolitaines.

Son intervention abordera la problématique des mutations de l'action publique liées à la digitalisation de la société, notamment à travers son concept de « territoire direct ».

avec la participation (filmée) de

William Mitchell,
professeur au MediaLab du Massachusetts Institute of Technology (interview filmée).

Alain Milon,
philosophe, chercheur au GRASS et Professeur à l'Université de Paris X (interview filmée).

SYNTHESE ET DEBAT

Mise en perspective et ouverture du débat.

Questions et échange avec le public.

COMPTE RENDU DE LA RENCONTRE

Entrées thématiques

ACCUEIL.....	p.3
PRESENTATION LUDIGO.....	p.4
EDITORIALISER LA VILLE ; LA PLACE DE L'ACTEUR CULTUREL.....	p.7
PREMIERES DEFINITIONS DU TERRITOIRE.....	p.7
TIC ET DEVELOPPEMENT DU TERRITOIRE.....	p.8
L'APPROPRIATION DE LA VILLE.....	p.10
POLYCENTRISME vs DENSIFICATION.....	p.10
LA VILLE LABORATOIRE.....	p.12
LE TROISIEME ESPACE.....	p.13
NOUVELLES GOUVERNANCES.....	p.13
L'INVENTION DE NOUVELLES CARTES.....	p.14
TERRITOIRE ET CITOYENNETE.....	p.17
FRACTURES ET MOBILITES.....	p.18
TERRITOIRE ET ACTEURS PRIVES.....	p.19

INFOS PRATIQUES

Date du colloque : jeudi 12 juin 2008. © le hub agence
11 cité de Gênes
75020 Paris
T. +33 (0)1 43 14 71 11
www.lehub-agence.com
contact bruno caillet // bruno@lehub-agence.com

ACCUEIL

Philippe Brzezanski – directeur du hub agence : Je souhaite tout d'abord remercier la ville d'Enghien les Bains, le centre des arts et les établissements Barrière de nous accueillir aujourd'hui. Avant de donner la parole à Philippe Sueur, maire d'Enghien les Bains et Dominique Roland, directeur du centre des arts, je voudrais recadrer l'objet de cette matinée. Si nous sommes réunis ici aujourd'hui, c'est d'abord que nous travaillons à Enghien, depuis un an, au développement d'un système innovant de géo localisation que nous avons baptisé Ludigo ; grâce au soutien de la région Ile-de-France et du Critt-ccst, avec le soutien de la Ville d'Enghien et du cda, nous expérimentons sur le ville ce programme de diffusion de contenus géo localisés et comportementaux, plus précisément un média local d'un nouveau type, qui est aussi (ce que nous cherchons à faire entendre) un véritable outil de management des territoires. Nous y reviendrons.

Nous avons inscrit notre projet de Recherche & Développement dans une perspective de recherche-action. Deux dimensions donc ; l'action : l'application informatique Ludigo que nous vous présentons aujourd'hui ; et la recherche : nous avons tenté de développer un travail de veille, d'analyse, de prospective sur les nouvelles sociabilités et les nouveaux territoires digitaux, un fonds ressource dédié est consultable sur www.ludigo.net. Ainsi je vous propose deux temps pour cette matinée, l'un dédié à Ludigo-application pour comprendre l'enjeu de ce programme compagnon pour le territoire et un second temps consacré à la « la ville numérique et mobile », et aux incidences des Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) sur les territoires. Je donne la parole à Philippe Sueur, Maire d'Enghien les Bains.

Philippe Sueur : Merci. Mesdames et messieurs, (...). Enghien les Bains est une ville atypique ; brièvement, c'est une ville de 11.000 habitants, située sur un petit territoire, ville héritière d'un très beau paysage, le lac, et d'une histoire particulièrement attachée au XIXème siècle et à la Restauration. C'est une ville qui offre à la fois une image très traditionnelle mais aussi des lignes plus contemporaines que nous essayons de conjuguer avec cette histoire. Le centre des arts apporte en ce sens une contribution significative : avec le festival des

Enghien les Bains est une ville atypique qui offre à la fois une image très traditionnelle mais aussi des lignes plus contemporaines que nous essayons de conjuguer avec cette histoire... L'innovation peut provoquer, il faut donc savoir équilibrer les propositions et être pédagogues pour faire avancer un certain nombre de concepts nouveaux.

Bains numériques, c'est bien cinq années de recherches et d'innovation qu'a soutenues la ville, initiatives et expériences qui pour les élus que nous sommes sont souvent sources d'interrogations et parfois d'inquiétudes. Car l'innovation peut provoquer et l'électorat de la ville est plutôt conservateur, il faut donc savoir équilibrer les propositions et être pédagogues pour faire avancer un certain nombre de concepts nouveaux. C'est dans ce contexte, il y a un peu plus d'un an maintenant que l'équipe du hub est venu nous rencontrer avec un projet qui au départ nous a semblé simple et dont nous percevons aujourd'hui non pas la dimension compliquée mais plutôt justement « complexe », au très bon sens du

mot c'est-à-dire complexum, avec toutes ses facettes. LUDIGO, ludique, go, : du mouvement associé à un outil, présenté comme une géo localisation touristique. Cela nous convenait parfaitement, on s'inscrivait au fond dans la logique d'un guide touristique mobile. Mais aujourd'hui, on va au-delà, car nous sommes dans un chantier extrêmement évolutif. Je salue d'ailleurs les chercheurs, car vous êtes à la fois artistes et chercheurs.

Ludigo représentait ainsi pour nous une sorte de passeport, d'entrée dans la ville.... Mais voilà que l'outil devient un outil de médiation... Maintenant nous devons en faire quelque chose d'autre, un outil de communication intelligent, convergent et non quelque chose d'emprisonnant. C'est la vraie question politique ; question qui croise aussi celle de l'espace de liberté pour chacun

Chercheur, c'est le mot clé de ces « Bains numériques », de cette rencontre entre la recherche, les sciences et les arts, véritable miroir de notre société... Ludigo représentait ainsi pour nous une sorte de passeport, d'entrée dans la ville... et très vite l'équipe du hub a rapporté ses histoires : celle de la cousine germaine de napoléon III, la princesse Mathilde (elle avait son château au bord du lac, elle y recevait beaucoup...) vous avez là une histoire qui nous sensibilise à un environnement culturel typiquement second empire, début de troisième République. Puis le début du vingtième siècle, la guerre de 14, un détour par les romans d'aventure : on découvre Arsène Lupin qui prend le lac d'Enghien et ses petits châteaux pour scène ; ... Et puis arrive notre merveilleuse goyeuse, avec

cette voix incroyable, elle dérange comme on l'adore, elle invente le music hall : Mistinguett bien sûr ! Elle est née à Enghien, y est enterrée. (...) Mistinguett devient à sa manière une sorte d'ambassadrice. Selon votre inclination, Ludigo vous propose de choisir votre compagnon de ballade, puis sur le chemin, des images, des sons vous amènent à d'autres endroits, vers d'autres histoires. Ça c'est ce que l'on voulait, ce que l'on avait imaginé pratiquement dès le départ. Mais voilà que l'outil devient un outil de médiation. Ce projet croise une

entreprise menée depuis plusieurs années dans la ville avec ses paroles, ses sensibilités, ses générations et nous fait comprendre la nécessité de raconter l'histoire « des gens », l'histoire des familles, l'histoire de chacun tout simplement... En intégrant cette recherche dans le programme, l'on passe du guide géo localisé à une véritable interactivité, une convergence entre les médias, quelque chose que l'on continuera de nourrir. Qui peut réunir les générations. Et c'est là pour un élu une perspective différente, certainement nous avons à apprivoiser puis à utiliser de manière la plus optimale les nouvelles technologies de l'informations et de la communication, ces fameuses TIC que vous ne connaissez que trop je pense !

ENJEUX ETHIQUES ET POLITIQUES

Mais maintenant nous devons en faire quelque chose d'autre, un outil de communication intelligent, convergent et non quelque chose d'emprisonnant. C'est la vraie question politique ; question qui croise aussi celle de l'espace de liberté pour chacun, espace qui s'élargit, mais qui, plus il s'élargit, moins les repères, les limites rassurent.

Cette question d'éthique, de gouvernance, de positionnement et d'identité du citoyen est centrale. De nouvelles approches politiques sont nécessaires pour lutter contre un individualisme hypertrophié. Voilà, ce que nous repérons comme enjeux liés aux différentes questions que vous posez.

Philippe Brzezanski : Merci, je pense que cette question sera au cœur de la matinée. L'expérience à Enghien en témoigne, les TIC peuvent réunir, mettre ensemble de manière très nouvelle des partenaires ; et la ville est le prétexte aux mémoires, à toutes les mémoires où chacun peut, grâce à ce dispositif, avoir une parole nouvelle partagée.

Je demande maintenant à Bruno Caillet de présenter le projet Ludigo,

Présentation vidéo de Ludigo, voir www.ludigo.net

PRESENTATION LUDIGO

Bruno Caillet – directeur du développement du hub agence : Pour rassurer monsieur le maire, nous ne savions pas très bien où nous allions, nous non plus, quand on vous a rencontré. Nous avons des idées mais nous avons été surpris et nous continuons à l'être. Nous avons fait ce clip pour tenter de vulgariser la question. Considérons d'abord que le cœur de notre problématique c'est le territoire, et nous nous sommes bien rendu compte que le territoire s'appréhende de plus en plus difficilement aujourd'hui, le territoire

Le territoire c'est tout, sauf une limite géographique ou géologique, le territoire c'est d'abord un espace de représentation... La carte c'est peut être aujourd'hui un ensemble d'itinéraires, un ensemble de relations. Ce paysage d'informations doit s'adapter aux individus qui le traversent, comprendre leurs itinéraires, les contenus qu'ils ont déjà consultés et en fonction de cela, essayer de créer de manière plus ou moins ludique une sorte d'itinéraire personnalisé qui accompagne véritablement les utilisateurs de ces futurs programmes.

c'est tout, sauf une limite géographique ou géologique, le territoire c'est d'abord un espace de représentation. C'est comme vous l'avez dit un espace d'histoires, de rencontres, de mémoires, de culture. De services aussi. On parle d'un paysage au sens des mythologies qu'il est susceptible de présenter. Ce paysage il est ambiant car il est riche d'informations, à titre d'exemple sur Enghien les Bains, nous avons géo localisé près de 500 points de rendez-vous, alors que ce territoire est tout petit. Pour que ce paysage fasse sens à l'heure de la mobilité, pour qu'il crée une envie de le découvrir, de se l'approprier, nous ne pouvons probablement pas le représenter sous forme de points. La carte c'est peut être aujourd'hui un ensemble d'itinéraires, un ensemble de relations. C'est en cela que ce Paysage Ambiant est avant tout intelligent. Il doit s'adapter aux individus qui le traversent, comprendre leurs

itinéraires, les contenus qu'ils ont déjà consultés et en fonction de cela, essayer de créer de manière plus ou moins ludique une sorte d'itinéraire personnalisé qui accompagne véritablement les utilisateurs de ces futurs programmes.

La technologie fonctionne à partir d'un moteur de localisation, embarqué sur les devices (assistants personnel/PDA avec GPS) mis à disposition du public. Présent demain sur les mobiles. On estime en effet que le parc de smartphones sera équipé de ce système sur près de 50% des appareils à l'horizon 2010. On lie à ce moteur de localisation, un moteur de profil, de scénarios. Le dépôt de données « personnelles » pose, vous l'avez dit, des questions d'éthique et plus particulièrement la question de savoir qui demain sera en charge de la gestion de ces espaces d'informations. Qui aura cette gouvernance ? Est-ce que c'est l'acteur

privé qui semble prêt à jouer le jeu ou l'acteur public qui lui semble plus frileux sur ces questions ? Et puis le dernier point et c'est là que ces Paysages Ambiants et Intelligents, ces territoires de la connaissance, ces cinquième écrans comme les nomme Bruno Marzloff peuvent dès aujourd'hui être mis en œuvre, même si les technologies ne sont pas tout à fait abouties, c'est la constitution d'une bibliothèque de média. Quelle surprise d'ailleurs de découvrir à Enghien la masse d'informations existante dans la ville, mais une information non convergente, isolée voire inutile. Or la géo localisation peut créer de nouveaux espaces sociaux susceptibles de rassembler ces sources et les utilisateurs. Donc travailler aujourd'hui à mettre en place ces Paysages Ambient et Intelligents, c'est déjà travailler à collecter, indexer, valoriser l'ensemble des informations disponibles sur un territoire. C'est en effet une vraie surprise de constater par exemple, qu'il existe des projets utopiques sur le lac dans les années 1840 et que plus de 150 ans après, d'autres projets du même type, au même endroit émergent. Cela prouve donc que si l'histoire d'un endroit ne semble, ni lisible, ni cohérente, elle existe et peut être mise en perspective. Notre premier objectif a donc été de stocker, de manière convergente et accessible, la mémoire partagée du territoire. Dans un second temps, il nous a paru nécessaire de mettre en place des principes de portabilité ; en effet, nous ne disposons d'aucun élément nous permettant d'assurer que Ludigo sera demain un standard des paysages interactifs, il était donc nécessaire de nous assurer qu'au moins l'information soit correctement stockée et indexée et qu'elle puisse être exportée sous des flux standards.

Donc ce Paysage Ambient et Intelligent que nous avons appelé Ludigo peut simplement se représenter sous la forme d'un baladeur. Grâce à Stéphane Scott, compositeur, nous avons créé différentes musiques d'ambiances afin de réécrire une cohérence entre les différents quartiers. Nous avons créé des « saillances » de la ville, sur un territoire paradoxalement anarchique dans sa conception, un territoire qui peine à dire où est le centre. C'est donc d'abord une musique d'ambiance dans laquelle des personnages interviennent et des propositions se font jour. C'est un système d'informations géo localisées et comportementales. A l'heure qu'il est, au-delà de ces histoires, nous mesurons mal toutes les applications qui vont pouvoir être mises en œuvre. La première à laquelle nous ne nous attendions pas est une application que l'on pourrait qualifier d'intermédiation pour (re)découvrir, (re)définir sur un territoire donné, collectivement, une « identité de ce territoire ». Un message nouveau qui apparaîtrait au travers d'une sorte de consultation via le dispositif Ludigo. On repère en effet aujourd'hui que beaucoup de collectivités territoriales sous la pression de la « glocalisation » (cad de la concurrence entre territoires proches pris dans les effets de la globalisation), se posent la question d'une nouvelle valorisation : dans cette recherche, la mise en avant des points de singularités, de différenciations vise une nouvelle identité. Sans doute il est toujours possible de faire travailler des équipes

Le système que l'on met en place à pour première application de générer des guides touristiques ; mais l'habitant est un des premiers usagers attendus de ces nouveaux dispositifs ! Ainsi Ludigo cherche à créer des parcours d'histoires ou de services. C'est aussi un système de jeux urbains.

de marketing pour créer cette identité de territoire, mais elle risque d'échapper purement et simplement aux acteurs de ce territoire ! Condamnant les meilleurs concepts ! Le dispositif Ludigo permet ainsi une (re)appropriation collective, trans-générationnelle, multi-acteurs... L'identité d'Enghien les Bains, puisque c'est notre territoire d'expérience, dessine – à notre grande surprise – une walkable city, une sorte de XXIème arrondissement parisien dans lequel on peut, on aime marcher, où les grands repères structurant l'espace social sont visualisés dans la marche. Ce point est un vrai élément d'identité.

Sans doute, le système que l'on met en place à pour première application de générer des guides touristiques ; mais l'habitant est un des premiers usagers attendus de ces nouveaux dispositifs ! Ainsi Ludigo cherche à créer des parcours. Parcours d'histoires. Ou de services. C'est aussi un système de jeux urbains. Clairement le jeu fait partie de l'attractivité, de l'événementialisation du territoire. Mais au-delà de cette notion de jeu, le point le plus important est que les joueurs de jeux vidéos géo localisés inventent des cartographies partagées qui ne dépendent plus des points du territoire, mais de leurs habitudes. Un joueur à Mulhouse, peut à partir d'une cartographie développée à Enghien les Bains, vivre et se déplacer dans sa ville. Ce sont ces fameux « mattang » dont nous parlera Alain Milon tout à l'heure ; on voit bien que de nouvelles logiques de cartographies se mettent en place aujourd'hui.

Un autre élément très important et à ce sujet je voulais remercier les plasticiens sonores Woudi Tat pour leur travail sur les « paroles vivantes », c'est le documentaire sonore : en créant ces mémoires partagées, en interrogeant les habitants d'Enghien, nous nous sommes rendu compte qu'il y a tout un travail à faire sur la manière dont les gens vivent et perçoivent leur espace de vie. Si le casino par exemple est en soit un endroit manifeste, personne ne le perçoit de la même manière et c'est la confrontation de ces points de vue, dans une sorte d'indétermination, qui donne une véritable représentation collective à ce monument. Il en va de même pour la perception de l'identité d'un territoire. Cette « mémoire partagée » est importante, elle crée des échanges, des débats, elle dessine un authentique espace social. Cette expérience fonctionne si bien à Enghien que des habitants arrivent au centre des arts avec des photos de famille, des films, en disant « et bien

ça, c'est mon intimité, mais cela participe à l'histoire de cette ville, peut on l'intégrer dans le système ? ». Autour de ces systèmes on peut aussi développer des projets éducatifs, développer une sorte de radio locale... il existe de nombreuses actions et services à inventer, certains scénarios pourraient être confiés à des artistes... Une idée toute faite que je tiens à remettre en cause : non les dispositifs de territoires digitaux ne concernent pas que les jeunes de 18 à 30 ans ! A Enghien les Bains, une habitante de plus de 80 ans nous a dit : « c'est formidable votre système, mais moi j'aimerais bien que l'on invente une fonction qui permette aux profils que je sélectionne de pouvoir me bipper quand les personnes passent devant chez moi pour que je puisse les inviter à prendre un thé et à découvrir la maison dont je leur parle. Vos inventions ne valent le coup que si elles permettent à des gens de mon âge notamment d'être moins seuls, car c'est cela dont on souffre d'abord, la solitude ». Une autre personne du même âge nous a demandé un soin particulier sur l'ergonomie car elle n'arrive pas à uploader (dixit !) des images sur Google earth et ne souhaite pas rencontrer ce type de difficultés avec Ludigo ! Je pense donc que la question de la fracture numérique n'est pas une question d'âge, je ne sais pas où elle se joue, mais probablement pas à cet endroit. Le plus intéressant c'est qu'avec la manière dont nous avons mis en place Ludigo et dont nous avons accompagné la montée en puissance, ce sont les utilisateurs qui vont inventer leurs services. Dernier point et c'est le

Nous essayons d'accompagner la montée en puissance du système et que ce sont les utilisateurs qui vont inventer leurs services... C'est là où l'on comprend que l'on est en train de mettre en place ici des cartographies relationnelles.

principal risque de ce système, quand le programme sera portable, en ligne, sur tous types de devices, il génèrera des statistiques illustrant « comment vit la ville ». Non pas comment elle est structurée, mais comment elle bouge. Il y a là des cartographies à inventer, des cartes plus ou moins sensibles, mais là encore tout est à inventer.

Pour conclure (enfin !), je vous présente (enfin !) brièvement le système.

C'est une carte avec des zones d'informations au rayonnement différent, informations multimédia. Ces informations sont gérées par des mécaniques de conditions. L'écriture a donc été un des éléments les plus complexes à définir. Grâce à Catherine Groud, scénariste, auteure, nous avons inventé une écriture, une écriture complexe, combinatoire. Chaque contenu est lié à un autre point, un/des contenu(s) consommé(s), un contexte. Nous avons pu constater que plus les informations sont liées au contexte, plus elles semblent surgir du réel et plus elles séduisent le visiteur. Cette écriture aléatoire que nous cherchons est à inventer ; elle combine un ensemble de données (et de conditions) qu'il n'est pas possible de reconstituer, tellement il existe de combinaisons ; ainsi il existe presque autant de ballades que de promeneurs ! La complexité de

Ludigo dessine un espace social réinventé qui doit nécessairement s'appuyer sur les acteurs du territoire : posant implicitement la question de sa gouvernance. Ces paysages vont aussi s'inventer avec la société civile, les habitants, les chercheurs, les artistes.

cette écriture a nécessité la mise en place d'une interface qui permette de visualiser et de mesurer ces relations, cette cohérence. Et non l'histoire linéaire elle-même. C'est là où l'on comprend que l'on est en train de mettre en place ici de nouvelles cartographies, des cartographies relationnelles, excitantes.

Ludigo en ce sens travaille à inventer un média local. Le premier enjeu pour nous sera d'assurer une stabilité et une portabilité. A ce sujet je voulais sincèrement remercier les équipes de la mairie et du centre des arts, car sur le

terrain de l'innovation il est difficile aujourd'hui de penser en termes d'équipement, de solution ou de « dur ». On doit penser en termes de process et donc prendre des risques. Maintenant le gros travail va consister en l'appropriation par les publics. C'est en cela que s'inscrire dans un maillage existant du territoire est une valeur force ; en ce sens, travailler avec le centre des arts est déterminant. Ludigo dessine un espace social réinventé qui doit nécessairement s'appuyer sur les acteurs du territoire : posant implicitement la question de sa gouvernance. Ces paysages vont aussi s'inventer avec la société civile, les habitants, les chercheurs, les artistes. C'est une nouvelle organisation à mettre en œuvre et là, nous disposons de peu d'exemples.

Enfin, il est important de poursuivre les rêves, de faire preuve d'imagination, de prolonger les développements de Ludigo ; nous pouvons penser à des Mobiles Social Software, à des principes de réalité augmentée et immersive et à des jeux passionnants à mettre en œuvre...

Pour passer la parole à Dominique Roland, directeur du cda, je pense qu'il est important d'interroger la (de mon point de vue très réelle) légitimité de l'acteur culturel dans cette gouvernance, cette création, cette maintenance. Serait-il préférable de la confier au service informatique, à l'office du tourisme ou aux services de communication ? Aux élus en direct ?

EDITORIALISER LA VILLE, LA PLACE DE L'ACTEUR CULTUREL

Dominique Roland – directeur du centre des arts d'Enghien : Presque en réponse, comme un prolongement à la question de Bruno, revenir aux utopies du désir. Ce n'est pas un hasard si c'est une équipe culturelle qui a initié le projet Ludigo à Enghien. Au-delà d'un service public, la culture est au cœur des projets éditoriaux de la Ville. De la Ville dans tous ses états, ses débats. La culture précipite la production de contenus bien sûr : objets, pratiques, formes, arts, mais aussi liens sociaux ... tous travaillant activement au développement du

En scénarisant la ville, en amenant les publics à intervenir dans ce dispositif, on permet d'ouvrir tous les imaginaires, en cela Ludigo est un stimulateur d'imaginaire et un contributeur à ce lien nécessaire. Ce système permet quotidiennement de voir et de réinventer différemment sa ville, de mesurer dans le miroir ce qui distingue son environnement par rapport à d'autres.

territoire. Oui, la culture, c'est clair aujourd'hui, contribue à l'attractivité d'un territoire. Sans doute, la gouvernance de ces nouveaux dispositifs fait question, transversalement aux autres services de la ville, mais ce qui fait sens, espace commun, co-production de sens, affirmation d'un espace public tend à rejoindre le terrain redélimité de « la culture ». En ce sens, comment éditorialiser la ville ? Enghien investit depuis longtemps dans la relation, science, art, technologie. Nous sommes dans une ville miroir, une ville qui a besoin de trouver des passerelles, entre les habitants, les services de la ville, la périphérie (la banlieue) et la capitale... Le numérique, nous le constatons permet de créer de nouveaux liens

avec cette ville miroir. L'approche culturelle permet de s'imaginer sa ville et de sortir d'un usage quotidien qui finit par empêcher de voir la ville. L'enjeu avec la mobilité est donc de savoir comment écrire, mais aussi comment lire sa ville. Et comment la lire différemment chaque jour. En scénarisant la ville, en amenant les publics à intervenir dans ce dispositif, on permet d'ouvrir tous les imaginaires, en cela Ludigo est un stimulateur d'imaginaire et un contributeur à ce lien nécessaire. Ce système permet quotidiennement de voir et de réinventer différemment sa ville, de mesurer dans le miroir ce qui distingue son environnement par rapport à d'autres. Car la question est bien celle de l'identité de la mobilité dans la ville, comment cette ville mobile

La question est moins celle de la technologie, a priori sans véritable limite à l'avenir, que celle des contenus, de leur qualité et de leur partage. La question est donc bien de savoir si nous sommes, sur un territoire, témoins du passé (gardiens des patrimoines même contemporains) ou si nous sommes là pour donner un signal fort, prospectif, dans le XXIème siècle

fait sens, confrontée à d'autres territoires. Mettre la ville en relation permanente avec d'autres miroirs permet de la faire vivre. Mais encore : les acteurs culturels connaissent bien cette critique selon laquelle il faudrait un décodeur pour entrer dans les théâtres ou les lieux d'art ! Comment la culture sort-elle de ses murs, comment crée-t-elle de nouveaux liens ? Probablement en changeant les supports et les modes de scénarisation. Justement. C'est en tout cas ce que le cda tente de faire. A l'échelle de la ville d'Enghien, nous trouverons une réponse à cette question et nous créerons enfin plus d'interactivité entre les artistes, les médiateurs, les spectateurs et les habitants tout simplement qui, nous l'avons vu, ont un rôle à jouer dans cette écriture. Ainsi la question est moins celle de la technologie, a priori sans véritable limite à l'avenir, que celle des contenus, de leur qualité et de leur partage. La question est donc bien de savoir si nous sommes, sur un territoire, témoins du passé (gardiens des patrimoines même contemporains) ou si nous sommes là pour donner un signal fort, prospectif, dans le XXIème siècle ; alors ces nouveaux outils peuvent nous permettre de créer un lien neuf qui aujourd'hui manque trop souvent.

PREMIERES DEFINITIONS DU TERRITOIRE

Philippe Brzezanski : Après cette présentation et se croisement de points de vues sur le projet Ludigo, j'ai le sentiment que les enjeux du dispositif ont été très clairement posés... Je vous invite maintenant à essayer ce prototype qui sera dès demain disponible auprès du cda, à Enghien les bains. Et à vous faire une opinion !

Au début du XXème siècle, le chemin de fer, l'ascenseur et le téléphone ont rendu possible une nouvelle vie urbaine : la ville des gratte-ciels, la ville des petites et moyennes entreprises, la ville des flux péri-urbains, la ville des foules anonymes... Au début du XXIème siècle, les outils de l'ubiquité se combinent pour créer de nouvelles villes, de nouveaux comportements sociaux et ainsi, une nouvelle définition de l'être mobile.

la ville des petites et moyennes entreprises, la ville des flux péri-urbains, la ville des foules anonymes... Au

Merci donc Messieurs pour vos témoignages.

Je vais demander à nos autres invités de nous rejoindre pour une seconde partie qui vise plus la dimension recherche de notre expérience : Kafui Kpodehoun, Maxime Schirrer, Bruno Marzloff et Xavier Comtesse.

Je voulais vous proposer deux citations pour mettre en perspective notre sujet qui est tout de même très ambitieux, je le rappelle : « La ville numérique et mobile, quelles perspectives : incidences des TIC sur le territoire ». La première citation est tirée de la préface de Howard Rheingold du livre « mobilités » édité par JC Decaux : « au début du XXème siècle, le chemin de fer, l'ascenseur et le téléphone ont rendu possible une nouvelle vie urbaine : la ville des gratte-ciels,

début du XXIème siècle, les outils de l'ubiquité se combinent pour créer de nouvelles villes, de nouveaux comportements sociaux et ainsi, une nouvelle définition de l'être mobile. » Je trouve que ceci affirme la nécessaire créativité de notre époque dans une perspective post-industrielle ; place l'innovation au cœur d'une société de la connaissance (et de l'information) revendiquée par beaucoup... et certainement, Ludigo se positionne dans cette logique. Mais je voudrais aussi proposer de baliser notre sujet de façon plus critique par un extrait de « Territoires sous influence (opus 1) » [ouvrage collectif, L'Harmattan], dans leur introduction, Dominique Pagès et Nicolas Pélissier précisent comment délimiter, définir la notion de « territoire » si couramment employée : « le territoire est une médiation concrétisée sous la forme d'une relation triangulaire construite dans le temps entre un individu, une communauté et un espace délimité réel ou symbolique ; bref c'est un triangle magique qui ne fonctionne que sous certaines conditions, la compétence territoriale relevant d'avantage de l'art ou de l'artisanat que des modèles managériaux ou marketing apparemment dominants de nos jours. Cette relation triangulaire bien que fondée sur la construction patiente d'une mémoire collective et sur la sédimentation du sens, n'est ni immuable, ni intangible, ni éternelle, elle est l'objet de reconfiguration et de recompositions lentes et historiquement identifiables. » Cette approche me semble remettre au centre la fragilité des constructions symboliques qui président à la sociabilité de tout groupe humain ; cet avertissement me semble redonner au politique une place majeure loin d'une simple gestion des affaires publiques... et plaider pour (re)donner à la culture un espace de concertation et d'initiative nouveau.

Mais demandons à nos invités leur sentiment.

Commençons avec l'analyse de Maxime Schirrer.

TIC ET DEVELOPPEMENT DU TERRITOIRE

Maxime Schirrer – Docteur en géographie, enseignant chercheur à la chaire urbanisme et environnement du CNAM, créateur et animateur du comité scientifique de l'observatoire des territoires numériques (OTEN) : Bonjour, j'ai intitulé mon intervention : « les TIC vecteurs de métropolisation », je suis géographe et pour nous la notion d'échelle est très importante (l'échelle de la commune, du département, de la région ou de la nation) et dans ce cadre il est vrai que les TIC à l'échelle du monde participent à un phénomène de globalisation au sujet duquel la sociologue Saskia Sassen parle de « ville globale ».

Je vous propose de nous intéresser à la région Ile-de-France. La métropolisation est un processus apparu dans les années 80 qui estompe la répartition des populations et des emplois établie depuis le 19ème

En 1900 la France réunit 40 millions d'habitants, à la fin de la seconde guerre mondiale c'est toujours 40 millions d'habitants puis en moins de 50 ans, la France va gagner 20 millions d'habitants.

siècle entre le centre et la périphérie au profit d'un modèle plutôt polycentrique, c'est-à-dire qu'il n'y a pas un centre dominant mais plutôt plusieurs centres. Qu'en est-il sur la métropole parisienne ? Si on regarde au niveau de la population, le cours des flux migratoires tout au long du XXème siècle autour de Paris, on voit qu'en 1900 tout se concentre autour de Paris et de la proche banlieue. Cergy Pontoise, par exemple, en 1902, sur le recensement

des communes c'est 800 habitants. Dans les années 60 avec le baby boom, l'exode rural, les rapatriés d'Algérie, on constate une explosion urbaine. En 1900 la France réunit 40 millions d'habitants, à la fin de la seconde guerre mondiale c'est toujours 40 millions d'habitants puis en moins de 50 ans, la France va gagner 20 millions d'habitants. Si un certain nombre d'habitants va venir vers Paris, la plupart va se grouper dans les villes moyennes. Lorsque l'on évoque la péri-urbanisation, très souvent on dit que c'est aujourd'hui

On constate que la miniaturisation des technologies informatiques se développe au moment où le péri-urbain a cessé d'être le lieu dans lequel on s'installe. ... Aujourd'hui il y a une inversion des tendances migratoires, ce ne sont plus les territoires où l'on trouve le plus de emplois qui attirent le plus de population mais ce sont au contraire les moins développés.

qu'elle a lieu alors que lorsque l'on regarde la carte de 1996 on voit que ces territoires sont déjà occupés, le phénomène de seconde couronne émerge des années 60, 70 et 80. Lorsque l'on compare avec le rythme de croissance informatique, on constate que la miniaturisation des technologies informatiques (ce n'est qu'en 1990 que les foyers ont véritablement accès aux ordinateurs) se développe au moment où le péri-urbain a cessé d'être le lieu dans lequel on s'installe. Ce constat est tellement vrai qu'aujourd'hui il y a une inversion des tendances migratoires, ce ne sont plus les territoires où l'on trouve le plus de emplois qui attirent le plus de population mais ce sont

au contraire les moins développés. Qu'est ce que cela signifie ? Et bien que l'on vient toujours travailler à Paris ou en région parisienne mais qu'en réalité on habite autour, on habite à Rouen, à Lille ou Orléans. Par rapport à cela, la mobilité se développe de plus en plus, et l'on bouge de plus en plus loin. Les distances grandissent. Ce qui est intéressant, s'est de se poser la question de savoir ce que l'on fait durant ce temps

de transport. C'est probablement la raison pour laquelle les réseaux de transport développent aujourd'hui de plus en plus les possibles connections dans les transports. L'accessibilité à ces réseaux se pense aussi de manière politique, économique. Est-ce que l'activité liée à l'informatique permet la diffusion de l'emploi dans le péri-urbain ? Mais aussi sociale ; faire en sorte que les « analphanet » ne soient pas victimes d'une fracture numérique, notamment en terme d'usage.

Les questions ayant rapport aux territoires numériques vont se poser différemment suivant que l'on s'intéresse à ces populations à forte valeur ajoutée ou que l'on s'intéresse à toute la population. (...) Lorsque l'on parle du Grand Paris et du schéma directeur de l'Île-de-France, on constate qu'un seul paragraphe est consacré au numérique et ne vise que la question du développement du haut débit. La question du numérique me semble plus large et parle notamment des centres de formation et des universités.

Pour vous présenter le côté accessibilité en nature de l'emploi, voici des statistiques en Ile-de-France qui représentent l'emploi dans la région selon la Nomenclature des Activités Françaises. En Ile-de-France il y a environ 5 millions d'emplois répartis sur tout le territoire. Cet emploi est concentré dans le cœur de la métropole et dans les départements de première couronne ainsi que dans les villes nouvelles (Cergy, St-Quentin en Yvelines, le pôle de Saclay, marne la vallée et enfin Roissy...). Concernant l'activité informatique, elle représente en Ile-de-France, en 2004, environ 170 000 emplois, on constate que 80% se situe à Paris et dans les Hauts de Seine. C'est probablement parce que ce sont les

sièges sociaux qui intéressent principalement l'activité informatique, que l'on essaie d'être au plus prêt du client. De même, au niveau de Paris, c'est dans les arrondissements où il y a le plus de sièges sociaux, que l'on va trouver le plus d'activité informatique. Lorsque l'on regarde ce que l'on appelle l'emploi métropolitain (11 activités dont les services financiers, assurances...) on constate que sur l'Ile-de-France cela représente 800 000 emplois, certes c'est important, mais ce n'est pas la majorité de l'emploi. Les questions ayant rapport aux territoires numériques vont donc se poser différemment suivant que l'on s'intéresse à ces populations à forte valeur ajoutée ou que l'on s'intéresse à toute la population. En développant une métropole polycentrique autour de pôles comme ceux que nous avons vus, nous constatons que cela s'inscrit à l'inverse de l'histoire et que c'est la politique publique qui seule peut en décider. Lorsque l'on parle du Grand Paris et le schéma directeur de l'Île-de-France, on constate que sur le numérique, un seul paragraphe y est consacré et ne vise que la question du développement du haut débit. La question du numérique me semble plus large et parle notamment des centres de formation et des universités. Comme nous le constatons ces activités sont en Ile-de-France situées à Paris. Certes des pôles se développent hors Paris, mais ne sont pas aujourd'hui organisés entre eux de manière lisible. Paris reste le centre.

Xavier Comtesse – Directeur de « Avenir Suisse » Think tank pour le développement économique et social de la Suisse. Il est en charge depuis 2006 au sein de la fondation pour Genève d'un programme sur l'avenir de la gouvernance internationale : Moi ce discours me fascine parce que ça voudrait dire que dans le fond on peut créer de l'activité économique par une décision politique. Je suis convaincu que c'est l'histoire et la sociologie de l'histoire qui crée cette attractivité.

Bruno Marzloff – Sociologue, directeur du groupe Chronos centre de ressources sur les mobilités quotidiennes et animateur et coordinateur du programme ville 2.0, programme de réflexion multi-partenarial sur la réappropriation de la ville via les technologies : Je voudrais réagir à cette proposition ; en fait on est au cœur de cette question de l'urbanité. Que devient l'urbanité à l'aune de l'informatique et de l'expansion territoriale qui n'a cessé de gouverner ce territoire, mais qui est un modèle universel. Pour comprendre ce modèle, on pourrait remonter plus loin dans l'histoire pour s'apercevoir que les premiers rem-

On constate dans cet exposé un découplage entre le travail et la résidence avec des accélérations phénoménales. En 30 ans, l'écartèlement travail/foyer du français moyen est passé de 3km à 40km. La question est donc de savoir comment on refait de l'urbanité sur de la distance ? Comment refait-on de l'urbanité sur de l'écartèlement ?

parts ont été construits à Lutèce au 4ème siècle, que 8 siècles plus tard on a construit les remparts de Philippe Auguste qui aujourd'hui sont recouverts par le Louvre. Ensuite, on construit les fortifications qui donnent naissance au périphérique et que un demi siècle plus tard, De Gaulle construit les derniers remparts qui sont les villes nouvelles à 40 km de Paris, là les envahisseurs ce sont les ruraux et les urbains. Qu'est ce que ça raconte ? Ça raconte bien un délitement territorial. Ce délitement territorial contient bien en essence, tout un délitement de l'urbanité. On constate dans cet exposé un découplage entre le travail et la résidence avec des accélérations phénoménales. En 30

ans, entre 1970 et 2000, l'écartèlement travail/foyer du français moyen est passé de 3km à 40km. La question est donc de savoir comment on refait de l'urbanité sur de la distance ? Comment refait-on de l'urbanité sur de l'écartèlement ? Ce que ne nous a pas dit Maxime, c'est que Paris, une fois qu'il a atteint son point d'asymptote au début du 19ème, la population a plutôt baissé, il n'y a pas eu densification. Nous sommes dans un délitement au rythme de 160 hectares grignotés chaque jour en France de la ville sur la campagne. C'est bien dans cette logique là qu'il faut inscrire la perspective du numérique. Comment le numérique aussi

peut-il apporter sa contribution pour refaire de l'urbanité ? Comment refait-on de la sociabilité dans cet espèce d'écartèlement ? Cette question interpelle d'abord la gouvernance, les politiques, le politique ne prend pas la mesure de ça et on voit bien que rien n'arrête cet espèce de délitement complètement fou qui fait que aujourd'hui une étincelle qui s'appelle le prix du baril, va faire une explosion. Le mythe de la liberté porté par des décennies d'usage de la voiture nous a amenés sur le fantasme de la petite maison avec le petit jardin, à 40 km, parce que le prix du pétrole nous permettait de le faire ; aujourd'hui, « ça ne le fait plus ». Le pétrole qui ne cesse de grimper tous les jours va casser ce mécanisme. Revenons à la problématique de l'urbanité car c'est celle qui est en débat aujourd'hui. Je voulais vous parler du piéton et du piéton augmenté, je vais vous résumer rapidement le propos que je souhaitais vous proposer en repartant de cette formule de l'éditorialisation de la ville. La question est de savoir comment le numérique peut

Comment le numérique peut être activé dans la ville de façon intelligente et sociale au bénéfice de ces nouvelles requêtes des urbains. L'éditorialisation est au cœur de tout cela. L'éditorialisation recouvre quelque chose qui est considérable et qui intègre de nombreux acteurs.

être activé dans la ville de façon intelligente et sociale au bénéfice de ces nouvelles requêtes des urbains. L'éditorialisation est au cœur de tout cela. L'éditorialisation ça recouvre quelque chose qui est considérable et qui intègre de nombreux acteurs. En cela je m'oppose au discours de Bruno Caillet qui montre une certaine résistance à l'implication des acteurs privés, je pense qu'il ne faut pas opposer les acteurs de la ville. Je pense que des acteurs comme Orange, Decaux, Ratp portent aussi des contributions et c'est chez

JC Decaux qu'est née cette formule d'éditorialisation de la ville. C'est drôle que cette formule émerge chez quelqu'un qui est tout sauf éditeur, qui est annonceur et se contente d'afficher des messages publicitaires qu'on lui donne. On voit donc bien les nouvelles questions que l'on se pose aujourd'hui et qu'il faut mettre en débat dans un triptyque qui a d'un côté les acteurs politiques de la ville, d'un autre côté l'implication des usagers de la ville, de citoyens et entre les deux il y a des médiateurs qui peuvent être des acteurs privés. La RATP par exemple se pose la question de savoir s'ils n'ont pas un des plus beau média qui soit dans la ville. La question du numérique se pose bien dans ce cadre-là. Alors je reviens sur la question du piéton, du marcheur, qui pendant des années a été chassé de la ville, les trottoirs n'ont cessés de rétrécir au bénéfice de l'automobile, son statut s'est délité.

L'APPROPRIATION DE LA VILLE

C'est bien le piéton qui invente le quotidien, qui va s'approprier la ville et va en faire quelque chose. Dans le numérique dont le mobile fait parti, c'est intéressant, si l'on se projette dix ou quinze ans en arrière de

C'est bien le piéton qui invente le quotidien, qui va s'approprier la ville et va en faire quelque chose. Le piéton redevient une figure centrale, du numérique notamment. C'est un piéton augmenté puisque, quand on l'équipe d'un mobile, il va pouvoir activer énormément de choses durant son parcours.

voir qu'à l'arrivée du mobile, il ne sait pas du tout passé ce qu'imaginaient les opérateurs et c'est l'individu qui a inventé le mobile. Ce mobile était destiné à des roads warriors, à des travailleurs nomades et en fait c'est la maman qui l'a adopté, qui avait besoin d'articuler le travail et les enfants, qui a inventé un usage de re-synchronisation du mobile. On voit bien que la figure de l'individu qui réinvente le quotidien est extrêmement importante. Pour en revenir au piéton, on observe qu'il redevient une figure centrale, du numérique notamment. C'est un piéton augmenté puisque, quand on l'équipe d'un mobile, il va pouvoir activer énormément de choses, durant son parcours. La figure des

gens qui déambulent avec ce truc à l'oreille est devenue une figure extrêmement banale. Tout à coup tous les acteurs s'intéressent à ça, que ce soit Nokia qui crée des systèmes de guidage pour le piéton qui lui permettent de découvrir des espaces qu'il ne connaît pas. Que ce soit Apple avec Nike qui fait dialoguer l'ipod avec la godasse, que ce soit Vinci qui, alors que son métier est d'accueillir des automobilistes, célèbre dans ses dernières campagnes le piéton, ils se rendent bien compte que cette figure est centrale... tout à coup cette figure dessine une autre échelle de la mobilité. On est passé d'une vision de l'éloignement, de la distance, vision fantasmagique de la vitesse imprimée par la voiture et les TGV à, et c'est sans doute une chance qu'il faut saisir, une vision de la proximité ; tout à coup le piéton prend une place tout à fait singulière avec toute une série de défis qui commencent déjà à trouver leur solution. Dans une récente étude sur l'usage du vélo, j'ai du travailler sur une précédente étude réalisée il y a dix ans sur « qui gêne qui » dans l'espace urbain. J'étais stupéfait de voir en l'espace de 10 ans, la pacification qui a eu lieu entre le piéton et l'automobiliste ; tout à coup, il y a une pacification de l'espace public, en l'espace de 10 ans donc, les deux tiers des points de frictions avait disparu. Je pense ainsi que l'on est en train de retrouver des espaces d'urbanité dans la ville. Je pense que l'usage du téléphone mobile aujourd'hui mais surtout demain, dans une ville pervasive, c'est-à-dire une ville qui sera communicante, dans le mobilier urbain même, va redon-

ner à l'utilisateur, les clés de la ville.

C'est peut être comme cela qu'il faut lire votre projet Ludigo que je trouve extrêmement intéressant ; projet qui n'est pas unique, en France comme ailleurs, beaucoup d'acteurs se penchent aujourd'hui sur ces questions, prouvant que c'est une question d'importance.

Kafui Kpodehoun – responsable éditoriale du hub : Comment ces déplacements de la figure du piéton participent-ils à recréer un modèle de vie urbaine ? Les nouveaux temps d'occupation de la ville modifient-ils les pôles d'activité de la ville ? Pour plus d'urbanité ou plus d'espace public ou un autre espace public ?

POLYCENTRISME vs DENSIFICATION

Xavier Comtesse : Une des questions essentielles à ce changement c'est d'abandonner la question du zoning, c'est-à-dire recréer de la mixité entre les lieux d'habitation, lieu du travail et lieu commercial. L'une des clés de cette évolution c'est de densifier la ville, de rapatrier les habitants au centre, là où il y a l'emploi : c'est la fin de cette vision qui date des années 20, de cet urbanisme fonctionnel. C'est exactement à l'opposé de ce que l'on vient de dire tout à l'heure ; il n'y aura jamais de Paris polycentrique, jamais. La vraie tendance c'est une redensification de la ville. C'est ça la solution qui se dessine ailleurs. Depuis les années 40, Paris s'est vidée de ses habitants et il va y avoir une inversion de tendance due notamment à l'explosion du prix du pétrole. C'est ça à quoi l'on va assister, tout le reste c'est fantaisiste, c'est bureaucratique.

Bruno Marzloff : Monsieur Lesueur qui a été maire d'Orléans, ministre de la ville, disait que la ville d'Orléans s'est plus étendue en 40 ans, avec l'avènement de l'automobile qu'en vingt siècles. C'est simplement pour vous donner la mesure de cet étalement et de cette aberration. Evidemment qu'il faut de la densification... la Mairie de Paris souhaite enfin initier un urbanisme plus vertical mais c'est aussi une autre vision du partage de l'espace public qui est nécessaire. C'est une chaussée sur laquelle la voiture disparaît progressivement : quand on sait que la voiture en déplacement ou stationnée couvre près de 90% de l'espace de circulation. Si on arrive à trouver des solutions qui libèrent l'espace et bien on inventera une autre pratique de la ville. Il faut que l'on donne au piéton les moyens, et le numérique y participe, de s'approprier la ville. Une anecdote intéressante : le succès du vélib' est dû aussi au numérique puisque c'est le numérique qui permet de gérer le parc. Et bien tout à coup, ça a libéré des possibilités qui n'existaient pas auparavant. Par exemple, la nuit la ville est devenue plus mobile car l'on peut s'y déplacer sans budget.

Maxime Schirrer : pour apporter un nouvel élément ; effectivement la ville de Paris peut être densifiée. Le problème de la région parisienne est que la péri-urbanisation résidentielle n'est pas la même que la péri-urbanisation de l'emploi. La dimension radiale des transports collectifs empêche les déplacements, je pense que demain tout va se jouer à la périphérie de la métropole car le problème de fond, c'est le foncier. Le foncier empêchera les gens demain d'aller habiter à Paris, comme c'est le cas aujourd'hui. Depuis le 19ème siècle nous constatons que toute activité à faible valeur ajoutée est exclue du centre de la ville. Paris perd ses habitants et ses emplois du fait du coût du foncier, je ne pense pas que cela puisse s'arranger. Pour moi, le défi de demain consiste à créer d'autres polarités en périphérie de la ville. Il faut mettre de la résidentialisation à côté des zones d'emploi et permettre des transports radioconcentriques pour ne pas rentrer dans le cœur de Paris et laisser un peu plus de fluidité au centre.

Kafui Kpodehoun : Pour prolonger ce débat je vous propose de visionner l'interview de William J Mitchell que nous avons réalisée la semaine dernière à Boston ; en tant que professeur d'architecture au MIT Média lab il a conçu un autre type d'urbanité, le living lab.

VOIR : <http://www.lehub-agence.com/site.php?rub=3&ssrub=0&id=204951>

LA VILLE LABORATOIRE

William J Mitchell : Avant la révolution industrielle, les villes n'étaient que des squelettes, une enceinte qui vous protégeait des intempéries. Puis durant l'ère industrielle les villes ont commencé à ressembler à des organismes vivants et se sont développées de manière plus mécanique, de manière très sophistiquée avec des systèmes permettant de gérer les équipements, les énergies, les déchets et ce qui se passe maintenant c'est que les villes acquièrent des systèmes nerveux artificiels. Le fondement technologique pour cela est très clair, c'est les réseaux, la connectivité, le sans fil, les appareils mobiles.... C'est ça le grand changement. L'idée des living lab est dans l'air depuis un certain temps maintenant. Pour moi c'est évident

Ce qui se passe maintenant c'est que les villes acquièrent des systèmes nerveux artificiels. Le fondement technologique pour cela est très clair, c'est les réseaux, la connectivité, le sans fil, les appareils mobiles... L'essentiel ça c'est de rendre l'idée explicite à partir de ce que l'on est en train d'expérimenter. De faire attention à la collecte des données et à la manière dont on en tire des conclusions et puis passer à un cycle de l'apprentissage basé sur des données réelles.

c'est l'idée qu'une ville ou un immeuble est une sorte de laboratoire. Les designers émettent toujours des hypothèses sur ce que les gens vont vouloir faire et comment ils vont réagir. Puis l'on construit quelque chose et la réalité arrive, parfois ça marche, parfois non. L'essentiel dans tout ça c'est de rendre l'idée explicite, claire, à partir de ce que l'on est en train d'expérimenter. De faire très attention à la collecte des données et à la manière dont on en tire des conclusions et puis passer à un cycle de l'apprentissage basé sur des données réelles. Pour la mise en place des living lab, quelques conditions doivent être intégrées. L'une d'elle s'est la rapidité du changement ; cela bouleverse fondamentalement la manière dont les villes fonctionnent. Mais aussi : aujourd'hui on peut collecter une énorme quantité de données

et donc on a des preuves concrètes sur lesquelles baser les évolutions futures. Généralement ce genre de choses fonctionne mieux dans le cadre d'un partenariat entre le secteur privé et le gouvernement. Parce que le secteur privé sait mobiliser le financement et être flexible et réactif ; il faut aussi obéir à des cadres législatifs, il y a aussi les notions de bien public, d'espace public, d'infrastructure qui ne peuvent être réglées qu'à un niveau gouvernemental. La meilleure stratégie est donc d'établir un partenariat efficace entre ces deux secteurs. De nouvelles manières de penser la ville appellent habituellement de nouvelles manières

Maintenant on peut cartographier dynamiquement les activités dans les villes et ça je pense que c'est un grand changement. Aujourd'hui on peut établir une carte des déplacements urbains en temps réel, une carte de l'activité wifi, de plus en plus on peut montrer dynamiquement et en temps réel les schémas d'activité des villes,

de la représenter. Historiquement, cela nous amène assez loin, les premières cartes de Rome par exemple montraient les relations entre l'espace public et l'espace privé ; maintenant on peut cartographier dynamiquement les activités dans les villes et ça je pense que c'est un grand changement. Aujourd'hui on peut établir une carte des déplacements urbains en temps réel, une carte de l'activité wifi, de plus en plus on peut montrer dynamiquement et en temps réel les schémas d'activité des villes, il faut donc inventer de nouveaux langages graphiques pour représenter cela. Je crois que ce que souhaitent les

citoyens et les consommateurs aussi parce que souvent ces deux notions se chevauchent un peu, c'est de la réactivité, ils veulent savoir que quelqu'un, quelque part, identifie leurs besoins et essaie d'y répondre. L'un des problèmes actuels des environnements urbains c'est que les villes ne sont pas assez réactives. Tout ce qui les y aidera sera puissant.

Philippe Brzezanski : Cette ville fluide, ville flux, ville fleuve, ville en temps réel, ville de l'immédiateté expliquée sous le modèle de living lab est donc une manière particulière de prendre des décisions concertées. C'est un principe de gouvernance. Mais quand on entend l'analogie citoyen - consommateur, on peut craindre une approche américaine, très libérale, pensez-vous qu'il existerait un schéma de mise en oeuvre plus « européen » ?

Bruno Marzloff : Je ne suis pas sûr que ce soit si américain que cela. Je pense que la prise en compte très caméléonesque de l'individu qui est amené à changer de statut en permanence parce qu'il met sa casquette de père de famille pour devenir tout de suite un salarié (et ça c'est la magie du téléphone mobile !), n'est pas un modèle arrêté à la frontière des Etats Unis. Je ne pense pas qu'il y ait un modèle proprement américain. Ce que ne dit pas Bill Mitchell, c'est ce qu'il fait ; trois projets qu'il tente de mettre en oeuvre viennent illustrer ses propos. Il cherche à développer avec General Motors une smart car, une voiture intelligente dont le moteur est dans les roues et qui de ce fait fonctionne comme un caddie, c'est une voiture libre service que l'on empile (oui, comme des caddies). Aussi, il développe avec la RATP un système permettant à ces smart car de venir se greffer dans les transports collectifs contribuant ainsi à l'inter-modalité qui est une refondation de la mobilité un peu plus complexe.

LE TROISIEME ESPACE

La troisième idée qui est une des pistes de solution à l'écartèlement que j'évoquais tout à l'heure c'est ce qu'un sociologue américain appelait : the third place. La troisième place ce n'est ni la maison, ni le travail. Cette troisième place, il l'a développée au MIT, en faisant que (grâce au wifi), un Mac do, un Starbucks deviennent des lieux de sociabilité comme les cafés classiques, mais ça devient aussi des lieux où l'on organise des rendez vous où l'on va travailler seul etc. Bill Mitchell a aménagé au sein du living lab des espaces où l'on vient travailler. Alors en quoi ces exemples viennent-ils régler la problématique de la mobilité ? Au lieu de contraindre tout le monde à faire une itération domicile-travail de 50 km, on va déplacer temporairement les lieux pour rencontrer au plus proche un client, un fournisseur et faire converger ses activités. On voit bien qu'il y a là quelque chose qui à mon sens n'est pas un modèle purement américain, mais un modèle universel.

NOUVELLES GOUVERNANCES

Philippe Brzezanski : Les propos de Bill Mitchell interrogent ainsi beaucoup les modèles de gouvernance, comment articuler la collaboration « public / privé » ?

Xavier Comtesse : Ce que j'essaie de faire, c'est d'observer deux phénomènes qui apparaissent en même temps. Je constate d'abord que plus il y a de digitalisation, plus le consommateur citoyen a des possibilités de se prendre en charge ; en quelque sorte, il tutoie le marché. Ainsi au début il était passif, ensuite il est entré dans un self service où il pouvait faire des choix multiples, puis il est entré dans la phase do it yourself où il

Plus le consommateur citoyen a des possibilités de se prendre en charge ; en quelque sorte, il tutoie le marché.

prenait des briques constituant quelque chose de neuf mais aujourd'hui avec Internet et d'une manière plus générale avec la digitalisation de nos sociétés, il est invité à co-designer les produits et les services. Dans un environnement donné, il peut faire entendre sa parole, ses choix, ce sont les blogs, ... wikipedia, voilà une sacrée révolution puisque c'est la première bibliothèque mondiale écrite par les gens ordinaires, et elle est de très bonne qualité. Enfin elle est d'une qualité qui s'améliore, ce qui n'était pas le cas de Larousse. Cela va jusqu'à la co-création et en cela Ludigo en est un bel exemple. C'est assez casse gueule mais c'est ce que vous faites ! C'est une co-création avec la ville, avec les autorités, avec les habitants. Ça s'est tout à fait exemplaire des modes nouveaux de fonctionnement. Plus le citoyen consommateur, multi casquettes, se prend en charge, plus il quitte dans le fond le monde de la consommation tel qu'on l'a connu dans les trente glorieuses. Personnalisant ses choix, ses décisions, ses déplacements il se substitue largement au marché, en créant son propre parcours touristique, en cherchant son propre emploi (...). Il y a donc un by passement par les gens. C'est une prise de pouvoir des gens ordinaires, sans révolution. Ça c'est le premier phénomène extrêmement fort. Au même moment s'opère quelque chose d'autre, qui est une augmentation des « parties prenantes » dans la chose publique. Durant très longtemps cette chose publique était déléguée à des représentants qui décidaient, éventuellement négociaient avec par exemple, les entreprises ou les syndicats pour entraîner, dans une forme que l'on a appelé multilatéralisme, la négociation. Aujourd'hui, et depuis les années 70, on a vu arriver d'autres acteurs organisés de manière non représentative mais participative, essentiellement les ONG. Ces organisations ont une force extrême. On parle d'ailleurs de multi stake holders pour dire que l'on est entré dans une gouvernance où les acteurs initiaux doivent partager le pouvoir avec des acteurs non représentatifs, non démocratiquement élus mais avec une dimension participative extrêmement forte, très populaire, doués d'un grand sens de la communication, grâce aux TIC notamment. Ce n'est pas fini, est entré en jeu plus récemment, des groupes non parti prenantes que l'on appelait anciennement l'opinion publique. Cette opinion publique est capable d'agrèer ou de concentrer une vision, ce qui n'était pas le cas avant. Evidemment ce ne sont pas les médias traditionnels, ce ne sont pas les média centraux, c'est Internet qui a autorisé cela. Si vous regardez le combat entre Obama et Clinton, c'est un combat qui a été gagné sur Internet essentiellement. Ce sont les petites gens ordinaires qui avec des 20 ou 50 dollars ont battu le financement des grosses fortunes de Clinton. C'était totalement inimaginable avant et dans le fond cela recompose la question de la gouvernance. Ces gens là ne sont pas des ONG, ce sont des individus qui personnalisent leurs actes. Cette révolution là, elle est en cours. Vous avez donc cinq nouveaux niveaux de gouvernance qui se combinent, des formes floues, participatives, maintenant on parle de cloud sur Internet. Cette brume crée l'agenda politique. On est envahis par cela. Une des brumes claires et je reviens sur le débat, est que si vous allez manger, et notamment chez des bobos, la question du dessert et des fraises, va se poser immédiate-

ment ! La question : « d'où viennent les fraises ? ». Si elles viennent du Portugal, ça va mal se passer, si elles viennent du coin, c'est bon. Ce sont des changements de comportement énormes et c'est pour cela que je m'inscris en faux contre la vision de Maxime Schirrer, ce n'est pas seulement le prix de l'essence qui change les mobilités, c'est le prix du CO2 dans sa manière générale. Ça c'est de l'ordre du cloud, il n'y a aucune règle, il n'y a aucune loi qui a été votée là-dessus, ce sont des comportements que les américains appellent les soft Law. On est envahis de ces lois, dites soft, qui n'ont été votées par aucun parlement,

Ce sont des comportements que les américains appellent les soft Law. On est envahis de ces lois, dites soft, qui n'ont été votées par aucun parlement, d'aucun pays. Une des plus connues qui a très certainement normalisée le monde, c'est Internet.

d'aucun pays. Une des plus connues qui a très certainement normalisée le monde, c'est Internet. Internet, c'est des normes, des standards et des protocoles qui n'ont été votés par aucun pays, aucun parlement. C'est une association assez curieuse qui est un montage public / privé avec l'armée américaine qui a créé Internet. Et c'est fondamentalement sans contrôle démocratique, alors qu'en 1856, je vous rappelle que l'adoption du télégraphe a été votée

par chaque pays et que quand vous envoyiez un télégraphe de Paris à Athènes, il était traduit en italien quand il passait sur le sol italien ! Le chemin de fer n'avait pas la même largeur de voies, aujourd'hui c'est tout à fait impossible, tout le monde a la même largeur de « voies Internet ». Cette digitalisation, et j'insiste sur ce terme : je vois bien qu'en France vous parlez toujours de numérique, mais faites attention, le numérique c'est un nouvel alphabet qui n'a que deux signes, deux digit, et l'idée du numérique donne une mauvaise idée à la population, il n'y a pas de nombre, on n'est pas en train de transformer le monde en nombres, on transforme le monde en digit. L'intérêt du digit est de permettre que tous les médias se retrouvent sous un seul alphabet formé de deux digit et c'est ça qui est violent. Dans l'expérience que vous menez ici et que je trouve vraiment excitante, qui je pense touche vraiment aux vraies questions, il y a six points qui me paraissent absolument phénoménaux : la première chose est que si on essaie de penser les nouvelles gouvernances il faut aller sur les territoires, il faut expérimenter, personne ne peut dire aujourd'hui qu'il y a une véritable théorie, ça se saurait, à mon avis on est trop neufs dans ces changements pour savoir où l'on va. Il faut acquérir de la compétence et puis peut-être plus tard on saura comment se débrouiller ; mais il faut créer comme vous le faites des situations, un alphabet. Il faut rendre cette compétence non séparée, ce que vous faites, on entre dans la complexité et toutes les séparations anciennes ne tiennent plus. Il faut encourager la découverte, la dérive dont vous parlez - parce que ces parcours sont une dérive puisque vous faites appel à l'imaginaire. La question de la représentation que vous posez également est centrale : la carte, mais les nouvelles cartes sont peut-être les territoires. Le territoire tel qu'on le voyait avant est peut-être fini. Les cartes que vous proposez sont peut-être beaucoup plus proches de la sensibilité des gens. Et puis la dernière question dont vous avez peu parlé mais qui pour le maire doit être centrale, c'est l'appropriation. Comment chaque individu peut s'approprier cela. Quand je dis s'approprier je dis, qui non seulement serait (re)connu par le public, mais activé. Je pense pour cela que Ludigo est une expérience très très intéressante car vous avez le toupet de laisser tout ouvert et là je crois que la municipalité doit être remerciée d'avoir ce courage là ! (j'espère que le casino aura encore assez d'argent pour pouvoir continuer à vous payer !) Et on apprendra ces nouveaux process, car contrairement à ce qui a été dit, je ne crois pas que la statistique, que les vieux principes, que l'ancien monde peuvent nous

Les nouvelles cartes sont peut-être les territoires. Le territoire tel qu'on le voyait avant est peut-être fini.

apprendre quoi que ce soit sur le monde qui arrive. On est dans une telle rupture, une rupture de l'alphabet ; ce que l'on n'a pas connu depuis des siècles. Dans le fond, on est juste au milieu. Alors peut être peut-on faire de ce forum, une rencontre annuelle, inviter d'autres villes dans le monde, beaucoup de choses se créent. Cette idée de la ville digitale sera considérée dans vingt ans comme une idée tout à fait ridicule, car aujourd'hui déjà, tout est digital ; c'est comme la ville nouvelle, elle est vite ancienne.

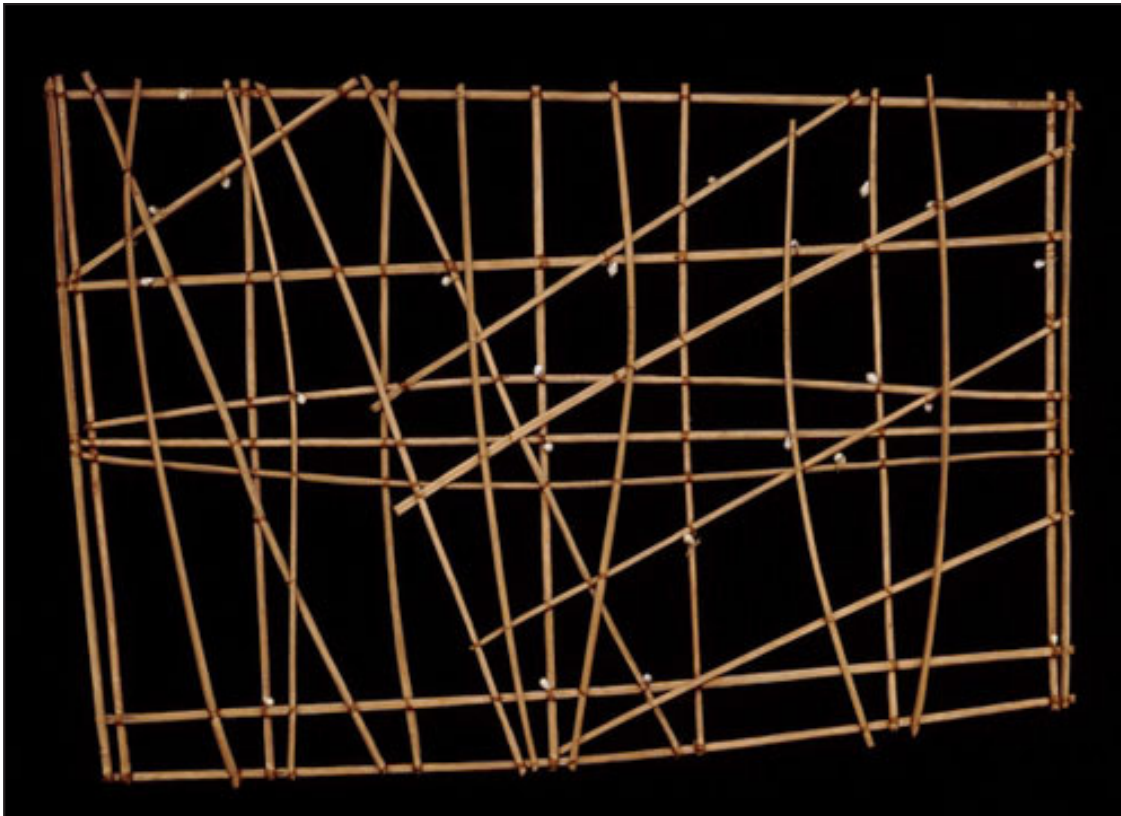
L'INVENTION DES NOUVELLES CARTES

Philippe Brzezanski : Voilà une belle manière d'introduire Alain Milon puisque sa question c'est la carte : nouvelle carte, carte imaginaire, carte sensible... Écoutons-le.

VOIR : <http://www.lehub-agence.com/site.php?rub=3&ssrub=0&id=204952>

Alain Milon, Philosophe – géographe, enseignant à Paris X : Le territoire c'est un réseau. Dans ce réseau des gens entretiennent des relations de sociabilité. Des connections naissent. C'est ce qui va donner Vie. On appelle cela un territoire. La carte est en fait ce qui sous-tend ma représentation et me détermine.

Dans notre culture judéo-chrétienne, gréco-latine, donc dans la vision occidentale, la carte c'est un morceau de papier qui représente de manière analogique un territoire, mais avec une échelle : 1 pour 1, 1 pour 1000, 1 pour 100 000, peu importe, mais c'est une représentation analogique du territoire. Ce qui veut dire que pour l'occident, s'il devait y avoir une sorte d'histoire de la carte, elle serait réductible à l'histoire de l'espace. Implicitement : comment s'orienter-t-on dans un territoire ? Pour s'orienter dans un territoire, les gens en principe utilisent des cartes ! ... Mais « l'orientation », c'est une vieille formule que l'on retrouve chez Kant : s'orienter, c'est d'abord trouver l'Orient. Une fois que vous avez l'orient... vous avez l'occident, sous entendu une fois que vous avez le nord, vous avez le sud, vous avez l'est, vous avez l'ouest. Mais ça, ça définit des points, il y a un point qui est le nord, il y en a un autre qui est le sud. C'est une lecture de la carte. Dans des cultures non occidentales on a affaire à de toutes autres représentations ; je pense aux cultures qui réfléchissent sur le territoire quand c'est un lieu indifférencié par nature : cartes des roses des sables, cartes des esquimaux dans les étendues de glace ou les mattangs qui sont les cartes qu'utilisent les polynésiens pour se déplacer de jour sur des étendues identiques, donc des océans, des atolls.



Comment se déplace-t-on d'un atoll à un autre ! En plein jour avec des vagues pour tout horizon ? Le même succède au même ! Ces mattangs justement permettent le déplacement : elle dessinent les relations que les vagues ont les unes avec les autres. Par exemple la crête de la vague, la hauteur de la vague, le pli de la vague. Ces mattangs sont des pièces de bois composées en fait de morceaux de tiges de palmes avec des intersections qui sont des coquillages, et que l'on déplace mais que seuls les initiés savent utiliser.

Quand vous êtes sur d'autres modes de représentation, il n'y a pas une notion qui domine l'autre, il existe simplement des modes de relations, à certains moments et en fonction du lieu dans lequel on se trouve ; comme cela en étirant les choses ont peut renverser l'ordre.

Je pense que le danger le plus dramatique vient de la hiérarchisation. Regardez l'usage que l'on fait du réseau Internet, un réseau de réseaux qui est un espace de relation : Google le transforme aussi en espace de la localisation. Cette cartographie analogique est dangereuse parce qu'implicitement vous dépendez de la hiérarchisation qui est proposée par celui qui conçoit le moteur. Quand vous êtes sur d'autres modes de représentation, il n'y a pas une notion qui domine l'autre, il existe simplement des modes de relations, à certains moments et en fonction du lieu dans lequel on se trouve ; comme cela en étirant les choses ont peut renverser l'ordre. Mais tout le monde utilise Google pour des questions de rentabilité...

Retrouver l'intégralité de l'interview sur
<http://www.lehub-agence.com/site.php?rub=3&ssrub=3&id=204956>

Bruno Marzloff : Je trouve ces propos extrêmement intéressants ; il se passe autour de la carte quelque chose de passionnant et ceci me semble très révélateur des nouvelles façons d'aborder l'espace. C'est Henri Lefèvre qui est géographe, qui proposait il y a une vingtaine d'années, trois espaces : l'espace codifié, l'espace administré, l'espace du pouvoir. (...) Ludigo réinvestit l'espace de représentation : personnel et/ou collectif et/ou communautaire, à l'échelle que l'utilisateur choisit, utilitaire, imaginaire... C'est l'espace de tous les possibles. Votre recherche est vraiment passionnante ! C'est ce que nous dit Milon ; dans l'histoire, il n'y a pas un seul code pour représenter, et il y en aura de plus en plus et c'est une vraie chance. J'observe les marchés et il y a une chose qui m'a surpris et qui s'est passée entre fin 2005 et fin

Ludigo réinvestit l'espace de représentation : personnel et/ou collectif et/ou communautaire, à l'échelle que l'utilisateur choisit, utilitaire, imaginaire... C'est l'espace de tous les possibles. Votre recherche est vraiment passionnante !

2006, Google a annoncé la création de Google map puis sur toute l'année qui a suivi, de nombreuses innovations autour de Google map ont été largement proposées au public, dans un continuel mouvement de bêta testing ! C'est là toute la puissance de Google, qui propose des versions bêta motivant une hyper appropriation des internautes ! En fait il y a une itération constante entre l'usage qui est fait de la carte et puis de nouvelles formulations de l'offre. Ça

c'est extrêmement intéressant. Souvenez vous Katrina, la Nouvelle Orléans balayée par un ouragan, plus aucune communication, plus rien. Silence radio. Alors un guide dans son coin dit : « mais attendez, appelez moi, envoyez moi des messages sur Internet et moi je vais implémenter cela sur Google ». Il a créé le mashup c'est-à-dire en fait la wiki carte, la carte collective,... celle que vous êtes en train de réaliser d'une autre façon à Enghien les Bains, et c'est véritablement un concept... Maintenant le dernier avatar c'est Google transit, une carte où l'on peut construire son itinéraire mais en faisant son arbitrage (temps, mode, empreinte CO2...). Du coup on constate qu'il va exister une multiplicité de cartes et que la carte qui s'affichera sur mon mobile sera forcément différente de celle qui s'affiche sur un écran public. La carte va devenir malléable, la carte va devenir le support de ma représentation à moi, de la sienne, de celle d'une collectivité.

Bravo à Alain Milon qui donne toute l'immensité des futurs développements autour de la carte.

Xavier Comtesse : Oui, Alain Milon nous propose de rêver non sur une carte analogique mais bien sur une carte digitale qui sera de l'ordre du wiki ; mais ce qui change fondamentalement c'est qu'il ne s'agira plus d'une carte pour s'orienter mais d'une carte pour se rencontrer. Se rencontrer physiquement ou virtuellement, mais c'est ça le grand changement. J'étais l'autre jour avec l'équipe de Cartier horlogerie. Cartier fait des montres ! Mais c'est hallucinant car personne aujourd'hui n'achète une montre pour lire l'heure. Ils vendent quelque chose qui ne sert plus à rien du tout, mais ils ont réussi à vendre cette idée plus chère. Le fond de commerce de Cartier ce n'est plus l'heure mais c'est l'émotion du luxe, de la représentation. Ils

Rêver non sur une carte analogique mais bien sur une carte digitale qui sera de l'ordre du wiki ; mais ce qui change fondamentalement c'est qu'il ne s'agira plus d'une carte pour s'orienter mais d'une carte pour se rencontrer.

continuent de vendre des montres alors qu'avoir l'heure n'est plus un enjeu. Tout change, très vite. Sur le téléphone mobile, pendant très longtemps on disait « allô ? » aujourd'hui on dit « t'es où ? ». C'est ça le fondement sur lequel on est en train de travailler, c'est ça la carte digitale qu'invente Ludigo. Et c'est en cela que l'expérience que vous menez ici est hyper nécessaire. Non seulement pour la ville d'Enghien, pour la mettre sur la carte-monde

(c'est de la promotion !), mais aussi pour comprendre comment cette ville se construit.

Maxime Schirrer : Je trouve qu'il y a quelque chose de très juste dans cet échange, au niveau de l'urbanité, c'est finalement la ville ludique qui est en train d'apparaître. Dans Ludigo, c'est bien cela que vous proposez. Avant, la carte était figée sur du papier, sans mouvement, et maintenant c'est la ville ludique, magique qui n'est pas forcément répertoriée par les guides ou les organismes officiels, qui est à investir ; des lieux vécus par les habitants, par les touristes, c'est justement cela qui peut être approprié par le tourisme. C'est en cela que votre étude est intéressante car vous allez vous balader à Enghien et selon vos envies, selon la thématique, un point magique va apparaître qui n'est pas forcément mis sur le plan de la ville. La carte va se penser demain, dans ces nouveaux usages, comme des points de rendez vous.

Bruno Marzloff : Il a une très belle image Monsieur Milon qui est celle de la vague, de la crête de la vague, de la lecture de la vague et un très joli concept qui est celui du pli. Le pli de la carte, ce n'est pas le pli de la carte Michelin, le pli de la carte c'est ce qui se forme avec l'accumulation des traces. L'accumulation

des traces c'est l'observation de ce que moi je fais de façon récurrente, de ce que les autres font etc.... c'est comme ça qu'on reconstitue quelque chose d'extrêmement intéressant ; c'est l'appropriation du territoire, les pratiques du territoire. A ce sujet, je voudrais simplement esquisser un débat ; la semaine dernière la revue Nature publiait une étude étonnante sur l'observation des parcours de 100 000 personnes à partir de leur téléphone mobile. Parcours projetés sur des cartes. Sans doute le schéma de restitution était totalement analogique mais ces traces là, (et toutes les traces que nous allons laisser dans des bases de données), qui peut - et va - en faire quoi ? A tort ou à raison, le spectre de big brother se dessine. Pourtant Nature qui reste flou sur les conditions de l'étude (qui l'a conduite, où, quand, avec quel opérateur télécom ?) nous explique que chaque téléphone était anonyme, crypté derrière vingt six cryptogrammes différents !? Nous sommes là dans une paranoïa absolument folle ! Alors que certainement derrière ces « traces », se présentent des enjeux

Certainement derrière ces « traces », se présentent des enjeux formidables qui aideront à penser différemment les mobilités.

formidables qui aideront à penser différemment les mobilités. Par exemple, une des problématiques de congestions, et il y en a sur les réseaux de transport parisiens, est de redonner à l'individu la gestion de ses parcours pour un bénéfice individuel et collectif. Si je peux anticiper ce qui va se passer, je peux éviter d'entrer dans une congestion prévisible et donc je vais changer mon parcours en fonction. Les outils digitaux vont permettre cette régulation par les usagers eux-mêmes... Oui dans les TIC il y a toute la dimension de l'urbanité, de la sociabilité, de l'imaginaire et autant de perspectives sociétales qui me paraissent extrêmement puissantes.

QUESTIONS / DEBAT :

Question public : Il existe aux états unis et en Europe du nord, un mouvement qui s'appelle le locative art où des artistes s'appuient sur de nouvelles technologies pour dessiner des cartes relationnelles ou des cartes de l'émotion. Ce mouvement est ancien. Est-ce que ce type de travail, sans but utilitaire, s'apparente à vos analyses ?

Xavier Comtesse : Le point de vue qu'il faut adopter aujourd'hui est celui de l'expérience, de nouvelles créations. On doit accumuler un savoir ici. Dès le moment où l'on crée un nouvel alphabet, comment imaginer que

Le point de vue qu'il faut adopter aujourd'hui est celui de l'expérience, de nouvelles créations. On doit accumuler un savoir ici. Dès le moment où l'on crée un nouvel alphabet

l'on ait du jour au lendemain une théorie sur cet alphabet ? Des artistes doivent poser des questions avec ces techniques. Ce qui me fascine c'est que les technologies digitales ont finalement toujours été détournées par le consommateur. Regardez le téléphone mobile, il ne sert pas à raconter quoi que ce soit, juste à savoir où l'on est alors que les opérateurs pensaient que l'on allait se raconter quelque chose. On a créé du lien social, c'est tout.

Bruno Marzloff : La figure inverse existe, je pense aux travaux de Fabien Girardin qui maintenant travaille au MIT. Il a fait un film sur tous les mouvements d'emprunts des vélos libre-service sur une journée. On voit une vague, les gens viennent de très très loin, vont vers la mer (ça se déroule à Barcelone) puis on voit le reflux en fin de journée. Lui n'est pas artiste ; en tout cas c'est une vraie production artistique qu'il présente. Donc oui les artistes peuvent créer des formes nouvelles, mais les ingénieurs, les chercheurs, peuvent créer de l'art. Aussi.

TERRITOIRE ET CITOYENNETE

Philippe Sueur : On a envie de réagir sur tout ce que vous dites car c'est un bouquet d'interpellations. J'aimerais vous donner un sentiment d' élu territorial. D'ailleurs ce terme d' élu territorial est intéressant car il ne s'utilise que depuis une dizaine d'années, avant on était des élus locaux. Vous avez parlé du Grand Paris, de cette réflexion un peu tardive d'ailleurs, rappelons-nous qu'il y a déjà eu une réflexion à l'époque du Général de Gaulle et de Paul Delouvrier avec cette dernière ceinture que vous avez évoquée. Nous avons mis en place un réseau de transport unique au monde qui est d'ailleurs la mise bout à bout de tronçons usés ou sous dimensionnés, mais ça fonctionne tout de même et sans véritable réflexion. Vous avez parlé de la dilatation de la ville et de son délitement aussi, je crois qu'il y a un éloignement lié au foncier. Le coût du foncier est extraordinaire, Paris a chassé ses habitants comme à la fin du 19ème siècle. Vous savez, Enghien les Bains c'est 11.000 habitants, mais la ville est passée, vers 1850 de 300 à 3000 habitants fin XIXème et d'un seul

coup, en dix ans, ils sont 9.000, 10.000 habitants ! C'est Paris qui rejette ses habitants vers la banlieue. Aujourd'hui c'est incontournable, quand on voit que l'on est incapable d'avoir une politique du logement, et que nous n'investissons pas les sommes colossales en réserve à la Caisse des Dépôts. Deuxièmement vous avez parlé des pôles d'excellence et je crois que c'est le grand enjeu de ce grand Paris. Je retiens aussi ce que vous avez dit sur la ville, lieu d'urbanité où l'individu doit s'approprier la ville et nous élus nous

Je retiens aussi ce que vous avez dit sur la ville, lieu d'urbanité où l'individu doit s'approprier la ville et nous élus nous avons à cet endroit une responsabilité d'anticipation si nous ne voulons pas rompre le dialogue. Je perçois que la citoyenneté, exaltée ces dernières années, ne dissimule pas ou très mal une hyper personnalisation. Que réserve ce glissement de l'individu vers la « personne » ?

avons à cet endroit une responsabilité d'anticipation si nous ne voulons pas rompre le dialogue. Même si mes propos ne sont pas ceux d'un sociologue, je perçois que la citoyenneté, exaltée ces dernières années, ne dissimule pas ou très mal une hyper personnalisation. Que réserve ce glissement de l'individu vers la « personne » ? Toute la question maintenant est celle de la relation entre l'autorité de l'élu et ses administrés : je crois que nous assistons pour tous les politiques français et sans doute occidentaux, au passage d'une société administrée, la démocratie représentative où l'administration transforme (ou colore politiquement) la décision politique pour lui donner sa

légitimité, mais cette légitimité est en train de se déliter totalement. Elle ne peut être soutenue que si nous, en quelque sorte, passeurs, nous les élus territoriaux nous sommes des passeurs entre une administration hiérarchisée, qui ne durera pas, et les citoyens. Cette société administrée va laisser la place à une société régulée. Par qui peut-elle l'être ? Réponse insupportable mais nécessaire : par le contentieux, par le juge. Nous assistons aujourd'hui à un développement colossal de la litigiosité et du recours au juge parce que

Cette légitimité politique est en train de se déliter totalement. Elle ne peut être soutenue que si nous les élus territoriaux nous sommes des passeurs entre une administration hiérarchisée, qui ne durera pas, et les citoyens.

la loi n'est pas comprise ou mal utilisée... J'étais, j'en conviens, très éloigné de tous ces nouveaux outils digitaux, qui me semblaient nous conduire à une sorte d'isolement, de sacralisation de l'individu, mais je comprends bien, hélas ou tant mieux, que nous devons inventer de nouveaux modes de gouvernance, et pratiquement adapter les canaux de communication à notre disposition par l'interactivité et la convergence. Je crois que le mandat de politique local va devenir exténuant, extrême dans son exigence parce qu'il

demandera de plus en plus de dialogue. Mais avec une dimension pédagogique permanente et nouvelle, si nous voulons éviter, autant que faire ce peut, des conflits inter individuels : n'en doutons pas, les égoïsmes veillent.

Bruno Marzloff : Pour rebondir sur votre analyse, il y a en effet un véritable enjeu. Dans le cadre du programme ville2.0, nous nous sommes demandé si ce qui se jouait sur le web2.0 ne profilait pas une sorte de laboratoire de la ville d'aujourd'hui. Le mode d'organisation de l'information égocentrée dans la société de l'information va-t-il se dupliquer dans l'organisation de la ville ? Est-ce que toutes les dimensions collaboratives vont se retrouver, et comment, dans cette ville ? On s'est aperçu au

Oui l'individu d'accord, mais l'individu ne peut pas faire la gouvernance à lui tout seul. Il faut que les instances de décision, et pas que les élus territoriaux, mais tous les acteurs de la ville, acteurs et nécessairement médiateurs, aient leur place dans ce dispositif.

fil de nos réflexions que finalement ces process risquaient de donner trop de poids aux individus et de faire oublier les autres éléments de la gouvernance. On se demande ainsi aujourd'hui si nous n'allons pas appeler notre chantier : « ville 1+2 » ; un concentré de la ville 1, une gouvernance top down, celle qui a fonctionné pendant des siècles, marquée d'une irruption de l'individu, du citoyen, de l'utilisateur. Tout à coup on se dit, oui l'individu d'accord, mais

l'individu ne peut pas faire la gouvernance à lui tout seul. Il faut que les instances de décision, et pas que les élus territoriaux, mais tous les acteurs de la ville (transport, commerce etc), acteurs et nécessairement médiateurs, aient leur place dans ce dispositif.

FRACTURES ET MOBILITES

Sur le foncier vous avez tout à fait raison, ce qui est intéressant c'est de souligner que l'on est dans une corrélation tout à fait inverse entre le prix du foncier et l'équipement automobile. On est à une demie voiture par foyer à Paris et à 2,5 aux extrémités de l'Île-de-France alors que le foncier lui, présente une courbe exactement inverse. Qu'est-ce qui est en train de se passer aujourd'hui, que l'on voit aux états unis avec la crise des subprimes, c'est que plus on s'éloigne de la ville, plus la chute de la valeur foncière et immobilière devient dramatique et on observe cela également en Ile-de-France. C'est un problème.

Philippe Sueur : Absolument. J'ai été responsable des routes et des transports dans ce département durant dix ans : nous n'avons pas les moyens d'investissement nécessaires à une vraie réponse structurelle. Jean Paul Huchon a encore rappelé aujourd'hui les coûts uniquement nécessaires à la valorisation des transports ferrés : c'est 28 milliards d'euros. Nous ne les avons pas.

Bruno Marzloff : J'intervenais hier dans une assemblée réunissant notamment la SNCF, la RATP etc.... ils se battent pour obtenir les moyens promis dans le cadre du Grenelle de l'environnement ; quelques dizaines de milliards pour créer des infrastructures lourdes. Je leur ai dit qu'ils ne les auraient pas et je leur ai demandé si c'était le meilleur investissement. Ne vaut-il pas mieux investir dans l'intelligence, dans l'information, dans le numérique ? Connaissiez-vous par exemple pour la région Ile-de-France le budget consacré à la collecte d'informations sur les transports collectifs ? Le montant représente 0,35% de l'ensemble des investissements !

Xavier Comtesse : Le cœur de la discussion est là. Les grandes tendances repérées sur l'étalement urbain, le prix de l'énergie et l'effondrement du système américain (en Espagne, ce n'est pas très différent...) dessinent une véritable inversion qui présentera deux phénomènes : premièrement une densification, pour la première fois depuis 50 ans, Paris va retrouver des habitants, et deuxièmement la digitalisation va créer de nouveaux lieux entre domicile et travail. Le travail aujourd'hui accompagne chacun dans ses déplacements. La digitalisation ne va servir qu'à une seule chose, c'est à réorienter les flux. Dès le moment où je sais que je peux travailler où je veux, quand je veux, je vais m'organiser pour ne jamais être dans les rush hours. Si l'on a un problème d'infrastructure c'est surtout un manque de TGV entre les grandes métropoles, tout le reste va s'inverser.

Philippe Sueur : Ca ne vaut pas pour tous les types de travail quand même !

Maxime Schirrer : Paris va retrouver des habitants, mais combien gagnent-ils ? Quels types d'habitants ? Deux salaires d'une classe moyenne qui gagne 1500 € ne permettent pas de vivre aujourd'hui à Paris. La question est bien idéologie : veut-on faire de Paris une ville qui conserve sa mixité sociale ? C'est vrai d'autre part que l'état n'a plus de politique de foncier. C'est la FTRP qui achète, c'est la Caisse des Dépôts qui engrange des milliers d'hectares qu'elle n'ouvre pas à l'urbanisation. Tout ceci est fait dans le cadre spéculatif de l'agrandissement de la métropole parisienne dans vingt ans. C'est vrai qu'en tant qu' élu territorial, avoir une politique de préemption par exemple coûte de plus en plus cher au fur et à mesure que vous vous rapprochez de la métropole. Concernant le Grand Paris, c'est un projet qui date de la révolution ; de premiers périmètres ont été posés dans les années 30. Cela fait 200 ans que l'on en parle et l'on n'a toujours pas trouvé de solutions. Enfin oui, le maire est au centre des questions de proximité car dans l'échelle territoriale, il est le seul pour le moment dont la fonction et la présence sont lisibles par le citoyen. La demande aujourd'hui entre l' élu et le citoyen appelle une certaine immédiateté et ça, c'est bien les TIC qui ont généré ce type d'attente.

TERRITOIRES ET ACTEURS PRIVÉS

Question public : je voudrais revenir sur l'articulation du médiateur et de l'opérateur privé. Si les rôles sont totalement confondus, l'utilisateur aura comme seuls interlocuteurs des diffuseurs de contenus et de services ; l'utilisateur croulera sous les messages publicitaires. Précipitant la confusion usagers – citoyens – consommateurs. Où il est clair que les moins solvables ne trouveront aucune place. Comment penser l'avenir dans la métropole sans ces usagers ? D'autre part, avant le recours juridique, ne peut-on pas envisager des systèmes de recours préalables, c'est peut-être cela les nouvelles gouvernances.

Philippe Sueur : Il y a effectivement quelque chose que l'on ne doit pas confondre c'est gouvernement et gouvernance. Gouvernement c'est très clair, c'est ce que nous connaissons depuis l'antiquité. La gouvernance est un terme américain, beaucoup plus récent et qui vient du privé : c'est une méthode de management qui vise à optimiser la médiation entre le détenteur de l'actionnariat, le personnel et le consommateur. C'est certainement ce vers quoi nous devons tendre ... même s'il me semble nécessaire de garder une hiérarchisation du pouvoir : ce que j'appelle aujourd'hui la régulation in fine c'est la sanction par le juge. C'est la plus mauvaise solution. D'où l'exigence de convergence, par tous les moyens, digitaux certainement, mais aussi par l'implication de beaucoup et pas seulement des élus, des relais et des médias. Tout le monde doit faire partie de cette pédagogie nouvelle qui est celle d'une relation durable aux autres, sinon « on va se foutre sur

la gueule ». On va se foutre sur la gueule dans cette société !

Bruno Marzloff : La question de la médiation c'est aujourd'hui la problématique du média. C'est l'accès à l'information, l'accès aux services, l'accès à la donnée qui est en jeu. 50% des français aujourd'hui trouvent tous les jours et suivant leurs usages une façon d'accéder à la météo (très fortement liée à la mobilité). Quelques soient les supports, il y a médiation et accès à une information. Si je dis que la RATP est un média, c'est Georges Hamard le directeur de la prospective de la RATP qui le dit : « le métro c'est une puissance d'échange en puissance ». C'est une façon de dire qu'autour et au sein du métro, il peut se passer « quelque chose d'autre ». Et ces nouveaux espaces de dialogue peuvent bien sûr se doubler d'une vraie qualité de services. Qu'il faudra bien financer. Par la publicité, aussi ! et ce n'est pas pour ça que le modèle est a priori condamnable. Lorsque Decaux met en place Vélib' : c'est financé par les annonceurs. Pour l'instant on doit remettre tout à plat ; un des chantiers sur lequel nous travaillons c'est justement l'émergence de nouveaux modèles pour financer ces dispositifs. Arrêtons de diaboliser la publicité. Concernant les exclus de la mobilité, c'est un chapitre à part entière du débat. On est à un moment paradoxal, on doit satisfaire des questions de mobilité pour des gens qui ne savent pas lire des cartes, qui ne savent pas se déplacer. Quel chantier !

Maxime Schirrer : La meilleure agence de publicité du monde, c'est Google, ils sont payés pour diffuser des annonces et ce n'est pas pour ça qu'ils ne nous proposent pas des outils fantastiques et gratuits.

Dominique Roland : La culture est régulièrement accusée de ne pas résoudre la question centrale de l'accès à la culture ; redoublée aujourd'hui par la fracture digitale, elle même précipitée par les nouvelles mobilités. Mais je pense à l'inverse que ces exclusions pourraient être effectivement combattues, en rappelant à une nécessaire mobilité des milieux culturels : nouvelles appropriations partagées, nouveaux espaces de rencontre,... pour une ville conviviale, une ville festive. Nous avons besoin de transversalité et de la présence de tous les acteurs du territoire, et notamment les acteurs privés. L'art doit aujourd'hui quitter les lieux dans lesquels il était contraint et entrer en contact avec les milieux sociaux économiques divers. Cette mise en synergie, ces décloisonnements sont une nécessité, un risque et une chance.

Question public : Au cœur de la question du digital, n'est-ce pas les nouvelles perspectives d'un « vivre ensemble » qui sont posées ? On ne peut pas différencier l'approche politique de l'approche économique, de l'approche du citoyen. L'idée de multifonctions est aujourd'hui importante, l'individu est multifonctions, connecté à ces technologies qui peuvent certainement favoriser une coproduction de ce « vivre ensemble ».

Question public : Je fais partie du ministère de l'écologie, de l'énergie, du développement durable et de l'aménagement du territoire. Je ne pense pas qu'il faille penser le territoire et son économie sous le seul angle des TIC. Il y a d'autres types d'entrées qui sont les valeurs ajoutées des entreprises, qui sont le design, la recherche en amont, la logistique, la commercialisation etc. Et paradoxalement, on remarque qu'on est dans des logiques où il y a une reconcentration vers des pôles d'innovation notamment, car les TIC confirment en fait cette dimension de la métropolisation. Le « juste à temps » également propose une autre approche des TIC...

(...)

Xavier Comtesse : ... le vrai problème est la « personnalité locale », comment le territoire se personnalise-t-il par rapport aux autres territoires ? Cette personnalisation est en contradiction avec une soit disant identité : les mouvements de population sont tels que l'on ne peut pas appliquer : « mon identité est formée par mon histoire ». Nous l'avons vu : près de 30% des gens qui habitent ici, n'y habitaient pas il y a dix ans. C'est la personnalisation de la ville que vous devez chercher et non pas son identité. Un phénomène tout à fait récent : en Roumanie, est arrivée ces trois dernières années une immigration venue de France. 60 % des français qui s'installent en Suisse romande, arrivent avec un titre universitaire, ça n'était jamais arrivé. Ils arrivent en quantité équivalente à la formation de nos universités ! Ces nouveaux habitants vont créer une autre personnalité du territoire. Ce n'est pas dans l'histoire que vous trouverez votre personnalité, ni dans un affrontement gouvernement / gouvernés, mais dans l'articulation représentatif / participatif. C'est là à la fois le vrai affrontement et une possible sortie par le monde digital. Le modèle « wiki » nous ouvre de très intéressantes nouvelles pistes.

Philippe Brzezanski : Il est temps de se séparer, je pense surtout qu'il ne faut rien conclure. Il me semble que cet espace digital cherche à redessiner un espace de rencontre, de confrontation, d'ouverture. On a parlé de cartes relationnelles, d'espace nouveaux de représentation, de négociation, j'espère sincèrement que l'expérience qui est menée à Enghien les Bains avec Ludigo fait écho à de nombreuses autres expérimentations et que nous aurons l'occasion d'en rendre compte.

Le trait le plus marquant me semble -t-il dans l'approche du territoire digital présentée ce matin affirme donc un espace social d'un nouveau genre, hors les savoir-penser, les savoir-métiers, les savoir-tout-fait qui ne dissimulent plus le malaise généralisé d'organisations vides de sens.

Monsieur le Maire ?

Philippe Sueur : Simplement saluer la qualité de ces échanges ; en vous écoutant, j'aimerais réunir quelques dizaines d'élus territoriaux pour faire rebondir ces réflexions.

On a connu le temps des guerriers et des prêtres, on sort du temps des juristes, on est entré dans le temps des mathématiciens et des philosophes. Merci à tous.

